

Monique Juteau, Yves Préfontaine, Patrice Desbiens

Jacques Paquin

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36579ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2009). Compte rendu de [Monique Juteau, Yves Préfontaine, Patrice Desbiens]. *Lettres québécoises*, (134), 43–44.



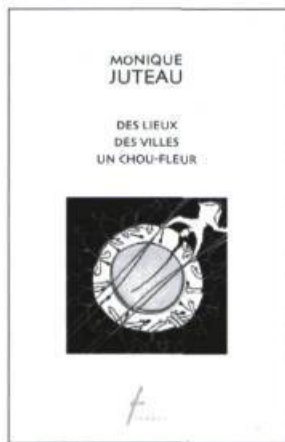
☆☆☆

Monique Juteau, *Des lieux, des villes, un chou-fleur*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2008, 99 p., 12 \$.

Entre le patelin et le calepin du routard

Chaque recueil de Monique Juteau est un îlot de fraîcheur. Sa poésie se plaît aussi bien au sein du quotidien et du familier que dans les déplacements nombreux qu'elle effectue, dans ce cas-ci, l'Inde, Paris et Lyon. Mais surtout, la poète éprouve un sentiment très vif de l'éphémère qu'elle tente de capter à travers une écriture par jets, reprises, qui procède par bonds, sans jamais s'appesantir ni rester à la surface des choses.

La prose se partage entre le banal et l'exotique pour créer des textes qui méditent en souriant, comme l'auteure le fait en quatrième de couverture. Divisé systématiquement en deux parties, dont la première en italique, qui fixe en quelque sorte le contexte ou le programme d'écriture, chaque poème entrelace de petites notations sur la réalité et des pensées, sans prétention aucune, prises au fil ou aux mailles — c'est selon — de l'événement. Le poème mais la figure du poète également apparaissent comme des préoccupations constantes, dévoilant une certaine inquiétude que le poème fasse défaut: « j'ai cru que le poème allait m'abandonner tant je me suis inquiétée pour mon père qu'un jour on a glissé sous terre sans même prévoir de dessert. » (p. 66)



LES YEUX OUVERTS

Même si le regard de Juteau essaie de rester candide, les objets qui captivent son attention sont souvent liés à la mort. Elle visite un musée de l'Égypte et s'intéresse à la manière dont on traite les morts; elle se rend contempler une exposition sur les « plantes médicamenteuses et maladies mortelles d'autrefois » (p. 81). Une scène quotidienne lui remémore son père décédé, une autre, sa mère rivée à un fauteuil roulant. Bref, cette poésie qui reste toujours légère, allègre même, ne se détourne pas quand elle rencontre la misère, l'agonie, la médiocrité des politiques. Mais cette légèreté, justement, est toujours sauve parce que la poète se refuse à entonner les grandes orgues de l'indignation ou à brandir les étendards de la dénonciation. Alors qu'elle ne parvient pas à se libérer de cet article sur la construction d'un mur pour enfermer les Palestiniens, la globe-trotter se contente de rapporter un dialogue où elle conclut: « Dans les quelques grains de semoule restés sur la table. Je me perds. Sans solutions imaginaires. Sous le poids des trêves et des littératures oubliées. » (p. 97) Le poème ne s'est pas levé au-dessus de la mêlée, mais il n'a pas non plus usurpé



MONIQUE JUTEAU

son rôle, car pour Juteau, sentir et faire voir, voilà la seule ambition. La phrase brève, fortement ponctuée, qui coupe toute velléité d'envol ou de lyrisme de la part de celle qui « essaie de demeurer poète sans faire d'histoire » (p. 77), finit par composer ce qu'elle appelle joliment des « arrachis de phrases bègues » (p. 37). Seul bémol: ce procédé se répète uniformément au fil du recueil, et ce, en dépit de la diversité des sujets. Mais le bonheur de lire ne meurt pas pour autant en raison du plaisir évident des mots et de leur jubilation.

☆☆ 1/2

Yves Préfontaine, *Les mots tremblent*, Montréal,
l'Hexagone, 2008, 96 p., 14,95 \$.

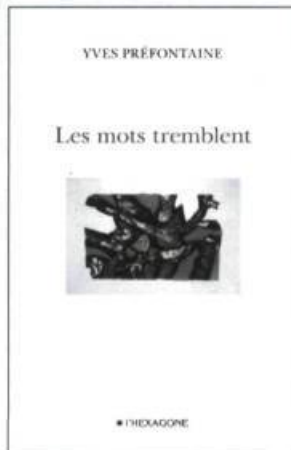
Inquiétudes planétaires

Avec la célébration du pays mais aussi la condamnation de la situation politique du Québec de l'époque, Yves Préfontaine fait partie des poètes qui ont marqué la poésie de la fin des années soixante et 70. La dimension cosmique a toujours constitué l'une des grandes tendances de ses écrits, de même qu'une inquiétude au sujet des dérives de l'échiquier mondial. *Les mots tremblent* est un autre exemple de ce souci universel et de la réaction d'indignation et de peur que Préfontaine ressent face à la violence planétaire.

La typographie attire irrésistiblement l'œil, alors que les pages s'offrent diversement: larges espaces entre les vers, formations en escalier, italiques, jeux d'alternance entre des blocs de textes à droite et à gauche de la page, etc. Les tremblements du titre provoquent des secousses dans les poèmes, signaux du corps et du cœur qui résonnent au gré des propos du poète.

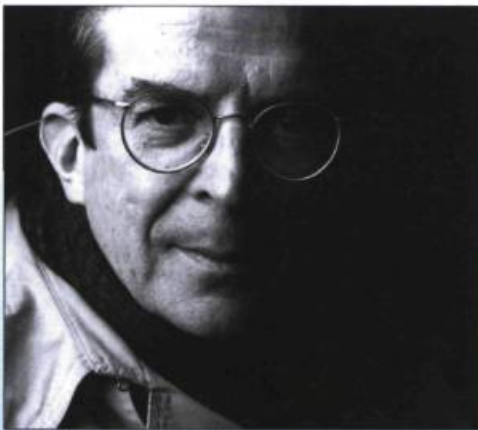
PARTI PRIS POUR L'OPPRIMÉ

La section éponyme se lit comme une forme de réquisitoire pour l'Autre, celui qu'on ne connaît pas, l'opprimé, sans



visage et qui meurt sous les bombes américaines ou les attentats terroristes, entre autres la date fatidique du 11 septembre qui hante encore bon nombre de recueils publiés depuis. Les poèmes, sous forme de débris qui résistent tant bien que mal au néant, traduisent le désarroi du poète en quête d'un ordre dans la dispersion générale, ramassant avec peine des paroles dont il doute parfois de l'efficacité dans un monde livré aux cataclysmes humains :

*Un sombre éclat persiste
contre l'absence et nous bèle
avec acharnement
derrière les mots en ruine.* (p. 41)



YVES PRÉFONTAINE

D'autre part, et bien qu'on ne puisse être contre la vertu, ce recueil semble trop s'en remettre au contenu, laissant peu de latitude au poème pour faire son propre travail de suggestion. On sent que le poète *veut* nous dire quelque chose, qu'il veut contrôler son message mais c'est justement cette volonté qui suffit à tuer l'émotion qu'il cherche à transmettre. Henri Michaux n'affirmait-il pas que le simple désir de vouloir écrire un poème suffit à le tuer? Sans adhérer à une position aussi tranchée, on peut s'interroger. Est-ce aveu d'impuissance de son art que de multiplier des italiques qui soulignent à gros traits les mots qui tremblent? L'intention, arme mal-aimée des automatistes, finit par étouffer la matérialité du poème.

☆☆ 1/2

Patrice Desbiens, *En temps et lieux 2*,
Montréal, L'Oie de Cravan, 2008, 58 p., 14 \$.

Petites choses

La couverture noire du second volet d'*En temps et lieux*, de Patrice Desbiens, a tout l'air d'un carnet ou d'un bloc-notes. Comme les indications sont déposées sur ce qui ressemble à une étiquette accolée, j'ai cru un instant que l'éditeur s'était dispensé d'y apparaître tant sa présence est discrète.

Quand on parle de carnets, on songe habituellement à des esquisses, à des plans, à des réflexions, à des bouts de poèmes, rien qui ne vise l'achevé, une écriture livrée au gré du stylo ou de la plume. Libre parce que non soumise au regard d'autrui. Ces petits cahiers de poèmes, comme les qualifie l'éditeur, sauf rares exceptions, présentent des textes brefs qui tiennent pour la plupart sur une seule page. Les rabats intérieurs de la première et de la quatrième de couverture reproduisent, à l'identique, un détail d'une carte de la ville de Timmins, qui rappelle les appartenances franco-ontariennes du poète.



PATRICE DESBIENS

LAPIDAIRES

Qui connaît tant soit peu la poésie de Desbiens reconnaîtra sans peine le naturalisme de ses écrits, le plaisir de tirer parti du jeu des signifiants, ou de tirer la langue à l'esprit de sérieux. Parfois, même, ici du moins, l'auteur en abuse un peu trop : « Je te parle de l'attente/comme un blessé de guerre/qui erre de



tente à tente/en attendant sa mort lente » (p. 24). Effectivement, on en conviendra, ça ne fait pas très sérieux. Ailleurs, le poète célèbre à sa manière le bicentenaire de la naissance de Darwin :

*Ni homme
ni singe
je range
mon linge.* (p. 19)

TEXTES À MÛRIR

Bon. On ne se rebiffera pas non plus devant l'humour teinté de noir de Desbiens, qui s'amuse beaucoup à déstabiliser son lecteur. Toutefois, en étant plus lapidaires, plus caustiques, les poèmes d'*En temps et lieux 2* rendent moins bien, à mon humble avis, le dosage entre candeur et dérégulation qui a fait la réputation de Desbiens dans des recueils marquants comme *Rouleaux de printemps* ou *Hennissements*. On peut lire quelques échappées de vers hors de la facilité comme « Une chanson surprend/le songe de mon sang » (p. 34) qui jouent plus subtilement sur les sonorités, mais c'est encore bien peu pour un recueil. J'ai été plus touché, au bout de ma lecture, par les hommages sobres adressés, l'air de rien, aux amis poètes disparus, Robbert Fortin et Robert Dickson. Il est quand même dommage que Desbiens nous présente en sous-main ce genre de petites compositions, qu'il bricole dans son atelier de poèmes, mais dont on peut douter que ces textes étaient suffisamment mûrs pour les livrer aux lecteurs.

INFO - CAPSULE

100^e anniversaire de Gabrielle Roy

Le 22 mars dernier, diverses activités ont été organisées pour souligner le 100^e anniversaire de naissance de l'écrivaine Gabrielle Roy. Ainsi, la comédienne Sophie Faucher a lu des extraits de *Bonheur* d'occasion et d'autres de ses œuvres à la Bibliothèque Gabrielle-Roy, à Québec. De plus, le documentaire Et... si cette femme pouvait parler a été projeté dans le cadre du Festival international du film sur l'art, le FIFIA. Ce visionnement a été suivi d'une table ronde sur l'apport de Gabrielle Roy à la littérature canadienne.